

Quel a été votre premier contact avec la ou les langues que vous traduisez ?

Depuis toute petite, j'ai, comme tous les gens de ma génération, été serinée de variété anglo-saxonne des années 80, riche en synthés et mélodies édulcorées. Mais, si je me souviens bien, la première fois que j'ai vraiment prêté attention à la langue anglaise, c'est le jour où un oncle m'a offert (sans doute pour mon sixième ou septième anniversaire) un magnifique et très instructif coffret « J'apprends l'anglais avec Mickey ». Très intriguée, je me suis ruée sur l'album haut en couleurs assorti d'une cassette tout aussi criarde, et j'ai fait des gammes à base de « Bonjour Mickey / *Good morning Pierre*, Content de te voir / *So glad to see you* ». Merci tonton, merci Mickey Mouse !

Plus tard, c'est via la discothèque somme toute, très classique, de mes parents que mon oreille a continué de se laisser chatouiller par l'anglais. Lors de longs et fréquents trajets en voiture, les week-ends où des compétitions sportives nous amenaient à sillonner la France (mon frère et moi étions des mordus de BMX... L'Amérique, encore et toujours !), nous écoutions religieusement Simon & Garfunkel, les Beatles et Freddie Mercury, en solo ou avec Queen. Telle une famille de scouts (que nous n'étions pas !), nous chantions en chœur et surtout en yaourt les morceaux les plus vibrants. Quand j'y repense, je me dis qu'il y avait là quelque chose de l'ordre du rituel. En tout cas, je garde de ces trajets un peu youkaïdi-youkaïda un souvenir vivace et attendri.

À l'âge de dix-onze ans, lorsque j'ai commencé à apprendre l'anglais à l'école, en CM2, j'ai constaté que si la musique de la langue (avec laquelle je m'étais familiarisée, enfant) m'attirait, les mécanismes qui la soutendaient, ce qu'on appelle la grammaire m'intriguaient. En sixième, j'ai eu un professeur très chouette, à la fois rigoureux et très vivant, qui nous a emmenés à Jersey. Quand j'ai compris que cette langue qui m'inspirait déjà beaucoup était également synonyme de voyage et d'évasion, je suis devenue insatiable. Je voulais de l'anglais à tous les étages. Je voulais tout savoir. J'étais d'ailleurs super fayote en cours...

Ensuite, c'est avec ma cousine Julie que j'ai trouvé une application extrascolaire à mon obsession pour l'anglais. Elle et moi, on partageait une passion pour le hard-rock et tout ce qu'il comportait de machos androgynes chevelus, et c'est en épluchant leurs textes, sur les jaquettes des cassettes commandées à Noël ou piquées aux grands cousins mélomanes, que j'ai découvert l'anglais américain. Fans transies des Guns N'Roses, on voulait à tout prix décrypter leur univers à la fois glamour et redneck, qui nous fascinait tant. Alors on s'est mises à mémoriser les paroles de toutes leurs chansons. On ne devait pas comprendre la moitié de ce qu'on baragouinait, mais c'est tant mieux... Parce que si on avait vraiment su ce que voulait dire « back off bitch » ou « with your bitch-slap rapping and your cocaine tongue », ça nous aurait peut-être un peu inhibées. Quoique... Je crois que sans se l'avouer, on se doutait de la vulgarité et de la misogynie inhérentes à l'imagerie Gn'R, mais que ça nous amusait secrètement de nous encanailler par procuration. L'anglais, c'était donc aussi la langue de la transgression.

Pour l'allemand, j'ai moins de souvenirs. Je voyais assez régulièrement une tante excentrique d'origine bretonne bilingue français-allemand qui vivait à Stuttgart, mais on ne partageait pas de passion commune qui aurait pu servir de pont vers l'allemand. Sa double nationalité et la langue dynamique et chuintée dont elle nous faisait parfois profiter m'intriguaient tout de même énormément.

Je me sens beaucoup moins germaniste qu'angliciste, et pour cause, je ne me suis vraiment intéressée à l'allemand que sur le tard, en quatrième, lorsque j'ai commencé les cours. Je me souviendrais toujours de cette prof psychorigide qui, à chaque début de cours, pour nous faire mémoriser l'expression de la date, nous faisait réciter tous en chœur la date d'hier, puis d'avant-hier et ainsi de suite jusqu'à vingt jours plus tôt, et idem jusqu'à vingt jours plus tard !

Comment êtes-vous venu à la traduction ?

Sans faire de psychanalyse de comptoir, je pense que mon attrait viscéral pour les langues et l'entre-deux qu'est la traduction tire son origine d'un manque constitutif / fondateur. Issue d'une famille mixte (de mère bretonne et de père lao-vietnamien), je n'ai malheureusement pas eu accès à ma (ou mes) langue(s) paternelle(s). Vietnamien né au Laos, où il a vécu jusqu'à dix-huit ans, mon père parle à la fois vietnamien (sa langue maternelle) et laotien (qu'on lui a inculqué à l'école, chez les missionnaires catholiques) mais il fait partie de cette génération d'immigrés qui avaient pour mot d'ordre l'assimilation à tout prix. Ayant francisé son prénom et son nom de famille pour gommer sa différence et mieux rentrer dans le moule, il voulait que ses enfants soient de bons petits français et, comme beaucoup d'autres, il niait l'infinie richesse que recelaient ses racines et pensait que nous transmettre une deuxième langue ne ferait que semer la confusion dans nos esprits. Je ne lui en tiens pas du tout rigueur, car c'était vraiment l'injonction de l'époque, et puis je comprends ce besoin de s'intégrer, d'éviter les remous pour trouver sa place au soleil et se prouver qu'on n'a pas quitté sa terre natale pour rien.

Je devrais peut-être même lui être reconnaissante de m'avoir privé de ma langue paternelle, car c'est précisément cette lacune, cette frustration qui m'a poussée inconsciemment à me jeter corps et âme dans la première langue étrangère qu'il m'a, ensuite, été donné d'apprendre : l'anglais. C'est comme si j'avais cherché à réparer les manquements via un ersatz.

Le fait d'avoir baigné dans un environnement multiculturel, d'avoir entendu ma mère parler breton avec la famille costarmoricaine et, plus fréquemment, mon père parler laotien ou vietnamien avec ses frères, sœurs et cousins, d'avoir tenté, en vain, de communiquer avec une grand-mère vietnamienne qui ne parlait pas français et qui nous impressionnait beaucoup, m'a confrontée très tôt aux enjeux de la langue et de l'Autre. En plus d'avoir un père et une mère de culture et de langue différentes, j'ai passé les trois premières années de ma vie dans un pays lointain : l'Irak. Là-bas, nous habitions une sorte d'oasis dorée pour expatriés, où mon frère et moi côtoyons des autochtones (dont notre nounou, un « boy » irakien) mais aussi des Allemands, des Belges, des Américains venus travailler sur les chantiers, comme notre père.

Tout cela ajouté à la conscience de renfermer une part d'ailleurs ont gravé en moi la notion d'hybridité, d'entre-deux et m'ont insufflé, à mon insu, l'envie de bâtir des ponts entre les communautés linguistiques.

Par la suite, lorsque vers seize ans, j'ai commencé à découvrir en traduction le canon de la littérature américaine, certains grands classiques m'ont bouleversée et transportée. Je pense notamment aux traductions de Maurice-Edgar Coindreau (*Les Raisins de la colère*, *Des Souris et des hommes* de John Steinbeck, *Le Bruit et la fureur*, *Tandis que j'agonise* de William Faulkner). Bien sûr, à l'époque, j'ignorais qui était ce grand monsieur et je ne choisisais pas sciemment les ouvrages traduits de sa main ; ça se faisait au hasard des affinités littéraires. À cette époque, je me suis aussi prise de passion pour la vie et l'œuvre de Carson McCullers (*La Ballade du café triste*, *Le Cœur est un chasseur solitaire*), que j'ai lue à la fois en VF et en VO. Une de mes premières lectures marquantes en version originale, d'ailleurs.

C'est au contact de ces livres que s'est produite la révélation : maîtriser une ou plusieurs langues étrangères pouvait donc servir à émouvoir des lecteurs, à transcrire le vouloir-dire d'un auteur pour faire vivre sa prose dans le monde francophone ?

Plus tard, vers vingt ans, je suis partie aux États-Unis dans le cadre d'une maîtrise d'anglais. Cette riche année passée au fin fond du Midwest, dans l'Ohio, à quelques kilomètres de Xenia, le mythique patelin sinistré où les *teen freaks* chers à Harmony Korine règnent en maître, m'a permis de vivre de l'intérieur l'envers du rêve américain. Depuis, cette Amérique désenchantée ne cesse de me hanter et d'orienter mes choix en lecture comme en traduction.

Avez-vous des modèles en traduction, des traducteurs qui vous ont inspiré ?

Comme je le disais plus haut, la plume de Maurice-Edgar Coindreau, monstre sacré américaniste, a été une source d'inspiration quand j'ai commencé à explorer la littérature d'outre-Atlantique. Un autre grand pont,

que j'ai découvert plus tard, en me tournant vers la littérature américaine plus contemporaine, plus expérimentale et vers des plumes plus argotiques, plus brutes, c'est Jean-Pierre Carasso. Ses traductions des romans de Hubert Selby Jr et de Stanley Elkin (auteurs dont la syntaxe déchiquetée, la prose oralisée et l'extrême noirceur doivent être très éprouvantes à traduire), sont tout simplement magistrales.

Mais je ne vénère pas que des dinosaures ! J'ai beaucoup de respect et d'admiration pour certains de mes confrères et consœurs contemporains dont le travail me sert de ligne de conduite. Je voudrais saluer le talent d'Antoine Cazé, lauréat du prix Maurice-Edgar Coindreau (on y revient !) et du Prix Baudelaire, qui fut mon professeur en 2006. De même, j'éprouve toujours un immense plaisir à lire la prose de certains traducteurs phares des éditions Gallmeister (Jacques Mailhos, François Happe et surtout Laura Derajinski).

Quelles sont les difficultés de traduction spécifiques à la langue que vous traduisez ?

Être angliciste est à la fois une bénédiction et une malédiction. Il faut savoir qu'environ 60 pour cent de la littérature traduite vers le français (l'« intraduction »), toutes langues confondues, l'est depuis l'anglais. L'extrême popularité quasi-hégémonique de la littérature américaine contemporaine, qu'elle soit générale ou « de genre », incite les éditeurs à en publier à tour de bras. Une kyrielle de possibilités s'offre donc aux traducteurs américanistes, et il est rare d'avoir à courir après les contrats.

En revanche, le revers de la médaille, c'est que le secteur de l'anglais américain est terriblement concurrentiel. C'est un peu la jungle ! Quand il y a autant de monde dans le bourg, comme on dit, les places sont forcément chères et certains seraient prêts à tout en vue de décrocher un contrat, même à travailler pour des clopinettes, voire pour la gloire, ce qui casse le marché et réduit notre marge de manœuvre lors des négociations avec les éditeurs.

Lors des missions d'interprétation, traduire une langue si prisée et parfois bien maîtrisée par le public vous place sur la sellette. Tout spectateur peut y aller de sa petite remarque.

Sur le plan purement linguistique et morphologique, traduire l'anglais nous confronte à trois difficultés majeures, qui nous mettent au défi et font le sel de notre activité. Tout d'abord, l'extrême concision de cette langue très pragmatique nous amène à produire des premiers jets très décousus, ampoulés, somme toute lourds en français (langue plus abstraite tissée de circonvolutions), que nous devons ensuite beaucoup élaguer, épurer.

Autre difficulté liée à la concision de l'anglais : le rythme. Pour moi, le succès de la musique en langue anglaise ne tient pas qu'à l'hégémonie culturelle anglo-saxonne. Il est aussi étroitement lié à la morphologie même de l'anglais, dont le caractère tonique, mélodieux et assez onomatopéique se prête facilement à la mise en voix. Face à un texte anglophone – comme face à tout texte littéraire, d'ailleurs –, il faut se laisser bercer, emporter par la petite musique des mots. Le lire à voix haute, le fredonner, presque. Et une fois qu'on l'a bien à l'oreille, recréer la partition en français, langue moins chantante, à la palette d'intonations plus sommaire, relève parfois du défi. Mais en psalmodiant les différentes solutions qui nous viennent à l'esprit, on finit toujours par trouver celle qui capture au mieux l'essence de la VO.

Du pragmatisme de la langue anglaise découle un autre écueil à contourner : l'extrême précision lexicale. En effet, il existe beaucoup plus de mots en anglais, langue qui découpe le monde de façon bien plus méticuleuse que le français. Les verbes d'action, par exemple, sont souvent plus nombreux et spécifiques en anglais. Pour exprimer l'idée de « briller », tout un éventail de termes d'intensité différente s'offrent à l'anglophone (*to shine, to shimmer, to gleam, to glimmer, to glitter, to glow, to glare*, etc.). Quand on traduit vers le français, on est obligé d'avoir recours à des adverbes et des périphrases ou d'accepter d'être un peu en deçà de la VO.

Pour les incises dans les dialogues, le problème est inverse : les verbes de parole sont moins nombreux et surtout moins usités par les auteurs anglophones que par leurs homologues francophones. (Serait-ce lié à notre goût pour la palabre ?). Le traducteur doit donc souvent colorer les « he said », « she said » pour que le dialogue sonne vivant et naturel en français.

La dernière difficulté majeure à laquelle on est confronté en tant qu'angliciste, ce sont les innombrables répétitions, très usuelles et tout à fait tolérées, par les lecteurs anglophones. Loin d'alourdir le texte, comme c'est souvent le cas en français, la répétition participe de la petite musique du texte anglais. Parfois, elle

contribue à lui donner une dimension incantatoire (je pense à l'écriture luxuriante et hypnotique de Kate Braverman, par exemple). En français, on ne peut avoir recours aux répétitions qu'avec parcimonie, et les gommer ou, du moins, les rendre moins présentes sans trahir le propos de l'auteur tient du travail d'orfèvre. C'est un savant dosage.

Je serai moins loquace en ce qui concerne l'allemand, que je pratique, hélas, beaucoup moins... La malléabilité de la syntaxe et le fait que ce soit une langue agglutinante (où les mots s'imbriquent pour former des termes très complexes), rend périlleuse la reformulation et fait peser la menace de la lourdeur et du fouillis en langue d'arrivée. Ces disparités au sein-même de la structure des langues représentent à la fois une énorme contrainte et un grand bonheur, car il n'y a rien de plus jubilatoire que d'être acculé, par la difficulté syntaxique, à décortiquer le texte, à le dépecer, le mastiquer jusqu'à reproduire à la nuance près le vouloir-dire et la pâte de l'auteur.

Au contraire, qu'est-ce qui est le plus facile à traduire pour vous ?

Ce sont les passages qui me remuent les tripes que je retranscris les plus facilement (non sans passer par une phase de trac, de quasi-vertige, où j'ai plutôt le ventre noué, à la première lecture... où je suis assaillie et comme paralysée par le sentiment que jamais je ne serai à la hauteur du texte et du génie de l'auteur). Ces passages où je sens que le texte m'appelle, me hèle, me happe tout entière sont, en général, soit des envolées lyriques (les descriptions de couchers de soleil envoûtants à Hawaii par Kate Braverman, qui a dans la peau la luxuriance et l'excessive beauté des tropiques perdus, une véritable addiction qui la rend inconsolable et nourrit sa mélancolie, par exemple ; ou l'évocation de l'inquiétante et onirique Punta del Diablo, où le Kid et ses compadres s'enfoncent dans la brume, bercés par les râles plaintifs des lions de mer, dans *La Véritable Histoire d'Hendry Jones* de Charles Neider, qui inspira à Marlon Brando *La Vengeance aux deux visages*), soit des scènes poignantes, où les protagonistes sont bouleversés, voire malmenés (je repense au moment où dans *Les Proies* de Thomas Cullinan, Edwina Morrow, éprise du Caporal McBurney, l'attend fébrilement, persuadée qu'il gravit les escaliers pour s'immiscer sous ses draps, puis se liquéfie en l'entendant grimper à l'étage supérieur pour rejoindre la plus volage des pensionnaires ; ou à certains passages dans *La Destinée, la Mort et moi* de Scott G. Browne, où Sergio a le cœur en lambeaux... Je n'en dis pas plus pour ne pas spoiler !).

Quand il m'est arrivé de faire des boulots alimentaires assez éloignés de la traduction, l'adage « rien de grand ne s'est fait sans enthousiasme » me trottait souvent dans la tête, comme un reproche adressé à moi-même... Je m'en voulais d'exercer une activité pas assez exaltante ni nécessaire à mes yeux pour que je m'y investisse pleinement. Aujourd'hui, l'adage me revient à l'esprit quand je traduis un passage jouissif, mais désormais, il sonne comme une petite litanie de la joie, une déclaration d'amour à la traduction et au texte que j'ai sous la dent.

Comment abordez-vous un texte que vous allez traduire ?

Au moment d'entamer une nouvelle traduction, je passe toujours par une phase d'évitement et d'imprégnation : comme je sais qu'une fois la machine en marche, le rythme de travail sera soutenu, je retarde (dans les limites du raisonnable !) le moment de rentrer dans le vif du sujet, de commencer concrètement à décortiquer le texte. Pendant ces quelques jours ou semaines, selon le temps qui m'est imparti, je lis les autres œuvres de l'auteur, afin de me familiariser avec sa prose, ses thèmes de prédilection, ses failles et tics de langage, s'il en a, ses obsessions, son rapport au monde, etc. Celles que je n'ai pas le temps de consulter avant de vraiment mettre la main à la pâte, je les bouquine plus tard, le soir, après les journées passées à pianoter du feuillet. Si le texte qu'on m'a confié est ancré dans un domaine particulier ou une période historique donnée, je consulte également des ouvrages (en VO et en VF) susceptibles de m'éclairer sur les thématiques, le vocabulaire spécifiques et le parler de l'époque. Lorsque j'ai traduit la

trilogie culinaire de Poppy Z. Brite, *Alcool*, les livres de recettes s'amoncelaient sur mon bureau. De même, pour la récente traduction d'un ouvrage de Carl Sandburg sur les émeutes raciales de Chicago, j'ai parcouru au préalable le rapport de la Chicago Commission on Race Relations, les ouvrages de spécialistes de l'histoire de la communauté afro-américaine et des violences raciales aux États-Unis, dont ceux de Pap N'Diaye sur Chicago. Avant de m'atteler à la traduction des *Proies* de Thomas Cullinan, j'avais lu des ouvrages sur la Guerre de Sécession et visionné une très belle série de reportages réalisée par un certain Ken Burns. J'ai besoin de me documenter au maximum pour connaître le sujet en profondeur. Cela me met dans le bain et m'aide à visualiser le décor, à voyager dans le temps. En plus, cela me rassure en me donnant un semblant de légitimité !

Pour tâcher de retranscrire au mieux la langue propre à une époque ou à une population donnée, je me laisse aussi porter par l'intertextualité. Quand j'ai traduit un roman se déroulant dans le Vieux-Sud au XIXe siècle, la lecture, en parallèle, de Faulkner en VF m'a donné quelques pistes pour retranscrire le phrasé des personnages et m'a aidée à mieux ressentir la langueur empesée de ces contrées.

Comme il y a pas mal de ponts entre littérature et cinéma américains contemporains, il n'est pas rare de traduire des romans ayant donné lieu à une adaptation cinématographique. Au moment où je m'apprêtais à traduire un roman sur Billy the Kid (*La Véritable Histoire de la mort d'Hendry Jones* de Charles Neider) on a fait un cycle Western à la maison, histoire de visionner sur grand écran, entre copains, les films directement liés au roman (celui de Brando et *Pat Garrett & Billy the Kid* de Sam Peckinpah) puis d'autres classiques du type *Butch Cassidy*, *Rio Grande*, *La Chevauchée fantastique*, etc. Grâce à cette petite session ciné-club, j'avais les paysages du Vieil-Ouest, les dégaines, les jurons des cowboys en tête. En plus, j'ai vraiment eu l'impression d'inclure mon entourage dans ma mission du moment. C'était très grisant !

Ensuite, j'ai écouté en boucle, au fil de la traduction, la magnifique BO de *Pat Garrett & Billy the Kid* par Bob Dylan (qui joue d'ailleurs un rôle très énigmatique dans le film). Cette bande originale, empreinte du même mélange d'espièglerie et de mélancolie que le roman de Neider, m'a permis de donner corps au texte, de l'habiter encore plus, et de m'immerger totalement dans l'univers du Kid. J'alternais avec une autre BO, de Claire Diterzi, sur Billy the Kid.

Échangez-vous avec l'auteur au cours de la traduction ? Certains auteurs que vous avez traduits sont-ils devenus des amis ?

Oui, je contacte toujours les auteurs par e-mail. Soit en début de traduction pour me présenter et les prévenir que je vais disséquer et mastiquer leur texte au cours des mois à venir, soit lorsque je rencontre un nœud qui nécessite des éclaircissements. Au début, je ne les contactais pas systématiquement, je ne me manifestais que si je tombais sur un os, mais c'était dommage, car je passais à côté des auteurs dont le texte était limpide ! Maintenant, je m'efforce de prendre contact dès que la machine est lancée. Sachant qu'on s'apprête à passer une œuvre au scalpel, en informer le créateur me semble la moindre des choses.

Il m'est arrivé qu'une auteure prenne les devants. Polyglotte, cette jeune indienne d'une sensibilité et d'une intelligence hors du commun avait saisi les enjeux que représente la traduction. Nous avons beaucoup correspondu, car, par la suite, j'ai effectivement eu pas mal de questions à lui poser sur des références culturelles ou religieuses qui m'échappaient. Elle appréciait beaucoup nos échanges, et c'était réciproque. Tant et si bien que lors de sa première tournée de promotion en France, je l'ai hébergée à Nantes et véhiculée jusqu'à Rennes, comme je l'aurais fait avec une amie. Ce qu'elle est d'ailleurs devenue.

Avec l'auteur de *Speed Fiction*, le désopilant Jerry Stahl, la correspondance autour de son texte, très brut et parfois assez cryptique, a vite pris une tournure très potache et amicale. Il manie l'autodérision avec une telle finesse, une telle humilité que ces messages m'attendrissaient en plus d'éclairer ma lanterne.

En revanche, certains auteurs, soucieux de ce que nous faisons subir à leur bébé, voient la traduction d'un mauvais œil et préfèrent garder leurs distances. Mais ces récalcitrants sont plutôt rares (je n'ai été confrontée

qu'à un cas de ce type). En général, les auteurs sont flattés qu'on fasse vivre leur texte en français et honorés d'être consultés. Ils sont également rassurés de constater que le traducteur prend des pincettes avec leur texte et s'efforce de respecter leur vouloir-dire. Ils se montrent donc souvent très coopératifs.

Il existe aussi des éditeurs, sans doute très possessifs, qui refusent de communiquer les coordonnées des auteurs qu'ils vous confient à traduire. Mais heureusement, ils ne courent pas les rues.

Vous arrive-t-il de traduire des livres que vous n'aimez pas ?

Lorsque j'ai commencé à traduire, il y a dix ans, on m'a confié un roman de gare allemand qui n'avait pas grand-chose à voir avec de la littérature, une émule du *Da Vinci Code* de Dan Brown, puis une sorte de manuel autrichien prétendant dicter aux femmes comment mater leurs maris. Ces deux livres-produits n'étaient pas du tout ma came, mais j'étais tellement heureuse de pouvoir m'essayer « pour de vrai » à la traduction que je me suis attelée à la tâche avec grand plaisir. Ensuite, lors d'une réunion de famille, j'ai distribué fièrement des exemplaires du roman à tous mes cousins-cousines beaucoup plus amusés qu'impressionnés par ma pseudo-prouesse. Quand j'y pense aujourd'hui, je suis cramoisie de honte. Heureusement, le livre était assez épais, et doit faire un bon cale-porte...

Ensuite, j'ai eu la chance de n'avoir à décrypter que des proses qui me plaisaient, chacune pour une raison précise, et toutes parce que, quelle que soit la nature du livre et les thèmes qu'il aborde, il s'opère toujours une sorte de transfert entre le texte et moi. Nous, traducteurs, sommes des sortes de caméléons du verbe... À force de côtoyer une prose, d'évoluer dans un univers particulier, on finit par se les approprier, les ingurgiter, voire les incorporer. Ainsi, même une écriture ou un domaine qui nous résistaient de prime abord finissent par nous devenir familiers et agréables. Et alors, la gymnastique consistant à passer le texte d'une langue à l'autre est exquise.

Ayant fait mes armes en traduisant de la fiction contemporaine, mon genre de prédilection, lorsqu'on m'a, sur le tard, proposé de traduire de la non-fiction, j'ai tout d'abord craint de m'ennuyer sans la petite musique, l'intensité de l'intime et la profondeur psychologique qui font les bons romans. Mais, très vite, l'auteur du titre question étant lui-même romancier, je me suis laissé séduire et embarquer par sa plume. Ensuite, en continuant sur ma lancée dans la non-fiction, j'ai découvert la richesse de ce genre et je me suis rendu compte, qu'au-delà des catégories, ce qui tenait mon esprit de traductrice en haleine, c'était le réel. Sous toutes ses formes. Qu'il soit dépeint avec la subjectivité du moi romanesque ou l'objectivité éclairante et le recul du récit journalistique. Et puis, le courant du journalisme littéraire très en vogue aux États-Unis rend encore plus poreuses les frontières entre fiction et non-fiction.

Le livre que vous auriez aimé traduire ?

Last Exit to Brooklyn, car l'univers sombre et la vision du monde sans concession de Hubert Selby Jr me parlent beaucoup, et parce que sa prose âpre, corrosive mais très musicale, à la syntaxe déchiquetée, à la ponctuation minimale doit être un régal à décortiquer.

Si j'avais été hispanophone, j'aurais aimé m'attaquer à *Cent ans de solitude*, pour la capacité d'évocation et la langue chatoyante de Garcia Marquez.

Le livre que vous ne pourriez/voudriez pas traduire ?

Il m'est arrivé d'avoir à traduire des articles de pseudo-philosophie alambiqués, quasi-incompréhensibles, qui, une fois décortiqués, ne faisaient qu'enfoncer des portes ouvertes. Des textes sur lesquels on s'arrache les cheveux pour se rendre compte qu'il n'y a, derrière les termes jargonneux, aucun propos digne de ce nom. J'espère ne plus jamais être confrontée à un ouvrage de ce genre !

Un auteur méconnu que le public français devrait absolument découvrir.

Leslie Marmon Silko, une auteure amérindienne d'origine Laguna Pueblo vivant à Tucson, Arizona, dont le premier roman, *Cérémonie*, a paru chez Albin Michel, dans une traduction de Michel Lederer, mais dont les opus suivants demeurent inédits en français. Son deuxième ouvrage, un roman polyphonique, prophétique et apocalyptique entremêlant mythe et réalité, ressorts romanesques et tradition orale, *Almanac of the Dead*, pourrait trouver son lectorat et une résonance dans la révolte qui commence à sourdre ici, en France.

Il y a aussi Joe Meno, un jeune auteur de Chicago que j'ai découvert grâce à l'excellente maison d'édition indépendante new-yorkaise Akashic Books, et dont la puissance narrative mâtinée de prosodie *folk* a été saluée par Hubert Selby Jr., entre autres. Dans ses romans et nouvelles, Meno explore la psyché et les failles de l'Amérique somnolente, impitoyable des petites villes, ce terreau vicié où germent une foule de désaxés, de monstres ordinaires. Trois de ces romans sont à paraître chez Agullo Éditions à partir de 2017.

Expression, juron ou insulte favori en VO et sa traduction en français.

En anglais : dans un roman de Poppy Z. Brite que j'ai traduit en 2007 (*Alcool*, premier volet d'une trilogie culinaire savoureuse sur fond de Nouvelle-Orléans), un des personnages s'écrie : « Pencil-dick sonofabitch shithead bastard! ». Je l'avais étoffé par « Fils de pute de couille molle de merde ! Tête de fion de mes deux ! »

En allemand : « Scheiss der Hund drauf ! ». Cette expression qui signifie littéralement « Le chien chie dessus » et qui existe aussi dans une version plus simple (« Scheiss drauf ! », littéralement "je chie dessus") pourrait se traduire par « Je m'en branle », « Je m'en bats les couilles » (sous-entendu, je le ferai quand même).

Quelques livres que vous avez traduits...

Fiction :

La Destinée, La Mort et Moi : comment j'ai conjuré le sort, (titre original : Fated), Scott G. BROWNE, Agullo Éditions, à paraître en août 2016.

Bleu éperdument (titre original : Squandering the Blue), Kate BRAVERMAN, Quidam, janvier 2015. Recueil de nouvelles traduites de l'anglais (US).

La Véritable Histoire de la mort d'Hendry Jones (titre original : The Authentic Death of Hendry Jones) - Charles NEIDER - Passage du Nord-Ouest, mai 2014. Roman traduit de l'anglais (US) en collaboration avec Marguerite Capelle.

Les Proies (titre original : The Beguiled), Thomas CULLINAN, Passage du Nord-Ouest, mars 2013. Roman traduit de l'anglais (US). Réédité en poche chez Rivages/Noir.

Speed Fiction (titre original : Bad Sex on Speed), Jerry STAHL, 13e note, juin 2013. Roman traduit de l'anglais (US).

Trilogie *Alcool* (*Alcool*, *Soul Kitchen*, *La Belle Rouge*), Poppy Z. BRITE, Au Diable Vauvert, janvier 2009-2013. Romans traduits de l'anglais (US).

Non fiction :

L'Homme qui renonça à l'argent (titre original : The Man Who Quit Money), Mark SUNDEEN, Globe/L'École des loisirs, janvier 2014. Essai biographique traduit de l'anglais (US).

Africa United, Steve BLOOMFIELD, Globe/L'École des loisirs, mai 2014. Essai journalistique traduit de l'anglais (GB).

Coyotes, (titre original : Coyotes), Ted CONOVER, Globe/L'École des loisirs, à paraître en octobre 2015. Essai journalistique traduit de l'anglais (US).